



MOSAIQUE D'UN DÉSIR

Une approche fictive de
l'observation

Louise Plasterie

Mémoire de DNSEP 2025 - École Supérieure d'Art d'Avignon
Suivi de projet : Jean Laube - de mémoire : Sylvie Nayral

Introduction	5
01 : Descriptions : Formes, Couleurs, Lieux	6
02 : Une Existence Proclamée	24
03 : Art et Artistes	38
04 : Lentement, Doucement	64
Bibliographie	76

Ce mémoire est un essai littéraire en quatre parties qui explore différents modes d'observation dans le but d'approcher ma pratique artistique.

Deux modes principaux occupent les textes :

- une observation intérieure ou introspective
- une observation extérieure

L'observation, qui est le point de départ de ma pratique artistique, est dans ce recueil un outil que j'utilise afin de questionner mon rapport observatoire au monde :

- Comment ce que j'observe, ce qui m'entoure, ce que je choisis de voir ou d'écrire, influencent-ils mon processus de création ?
- Comment ce qui est processus artistique et ce qui est hors-processus se rencontrent-ils ?
- Comment un processus artistique peut-il se former et par quels moyens ?
- Comment, via l'écriture et la langue, puis-je formuler une plasticité qui donnerait à imaginer des formes abstraites et picturales dans le but de rendre 'visible' mon monde intérieur créatif ?
- Quel est ce monde intérieur créatif et comment se manifeste-t-il dans le monde extérieur ?

Les textes de ce mémoire s'essayent à répondre à ces questions.

Ils ont été rédigés entre juillet 2022 et octobre 2024.

01

Descriptions: Formes, Couleurs,
Lieux

S'adonner à des activités intellectuelles en public

S'adonner à des activités intellectuelles en public demande un lâcher-prise particulier.

Les éléments de l'extérieur peuvent me donner quelques inspirations, bien que, la plupart du temps, ce qu'il faut pour persister, c'est une réflexion introvertie.

L'intérieur devient alors extérieur.

Les activités intellectuelles en public peuvent se comparer à une mélodie de lumière, se déposant sur une peau, laissant apparaître soudainement un dégradé flou.

Dans ce genre d'activité publique, la vérité n'est jamais absolue, mais bien répartie dans les espaces de chacun. Ces têtes pensantes, traversantes, chantent leurs musiques énergétiques appropriées.

La samba résonne peut-être dans les têtes pensantes.

Dégradé flou.

Vert contre vitre.

Les dégradés sont subtils. Pour observer un dégradé il faut trouver une peau, un poil ou une surface architecturale. Un exemple de dégradé joli sont les ronds.

Les ronds de lumière qui sont fabriqués par la cime des arbres.

Les ronds se séparent
Et reviennent ensemble.
Ils se chevauchent.

Sur une surface rocheuse comme une route pavée, les ronds se font marcher dessus. Les ronds sont constamment sollicités. Mais sur une surface minérale comme un mur, non seulement peuvent-ils rester en paix mais les mouvements de va-et-vient sont plus fréquents.

Les étendues de peau qui englobent les organes vitaux sont gorgées de lumière. Différentes lumières, les couleurs sont plus ou moins ternes. Toutes sont lumineuses.

Toujours, les petites fleurs sur les tissus de couleurs chaudes persistent. Elles sont juste là devant moi. Je ne peux les toucher.

Sur la gauche et devant

Les lourds groupes de feuilles tirent l'arbre vers le bas faisant pousser le tronc sur une diagonale. Sur la droite, un arbre plus petit, décoloré par la saison. Ses feuilles se mélangent avec l'arbre à gauche, créant une nouvelle espèce d'arbre. Entre ces deux groupes de feuillages, le ciel fait des espaces bleus, mais pas assez larges pour y voir un oiseau voler. Quelques nuages se dispersent.

Le tronc a été censuré par un mur amoché et une porte rouge : « entrée des artistes ». Ces types de groupes de feuilles s'affaissent comme une bouche triste. Vert foncé est la majorité. La cime est tranchée par la branche d'un arbre à quinze mètres au devant. Le soleil est tellement lumineux qu'il est blanc et floute les contours de quelques groupes de feuilles sur la cime. Des points de blanc lumineux disparaissent lentement plus je fais descendre mon œil, pour finalement être remplacés par des endroits de couleur beige. Des formes rectangulaires fabriquent un groupe de pierres. La grande masse verte foncée est claus-trale. Dans le coin inférieur gauche de celle-ci, de petites branches se reposent nues, dispersées. Feuilles larges s'agrippent. Ce qui est invisible ressemble à ce que je vois déjà. Des branches ont poussé sur le tronc. La forme naturelle a une présence.

En diagonale, sur la droite, un buisson. Des feuilles piquantes, étoilées, sont vues du devant. Les feuilles sur les côtés s'abaissent. Et le mélange d'une autre espèce crée, encore, une autre espèce. De petits points roses se dispersent. Sous le buisson, des troncs cylindriques visibles, de la taille de quelques branches existantes, autre

part, dans de larges groupes de feuilles. Quelques-unes semblent cassées, touchant légèrement le sol. Formes d'ombres bleu foncé.

Description d'un rouge - jus de tomate

Rouge foncé. Ombragé sporadiquement par des objets aux alentours. Introduction orangé. Maronnasse. La gravité tire le liquide rugueux vers le bas de la bouteille, la remplissant à moitié et créant, sur l'autre moitié, des taches parsemées. Elles s'agrippent à la surface. Elles créent de petits groupes entre elles. Leur rouge est pâle. Translucide dans certains moments.

Description d'une zone particulière à l'école d'art

Un mur blanc rectangulaire possède une partie découpée dans sa zone supérieure. La forme de la découpe est un long rectangle qui fait toute la largeur du mur. Dans cette découpe je vois quelques cimes d'arbres, un peu de ciel et un tronc. Le coin inférieur gauche contient un triangle gris foncé, formé par un autre mur, perpendiculaire à celui dont je me souviens. Je m'en souviens si bien car la longue forme rectangulaire rappelle une fenêtre que j'ai déjà observée dans un autre lieu. Le mur blanc rectangulaire est très souvent dans l'ombre, et, au contraire, la découpe est très souvent à la lumière du soleil. Les différentes couleurs des feuilles dans les arbres sont distinctes, les « zones noires » aussi. Le nombre de détails à réduire et extraire est croissant dans cette zone, plus je regarde plus je perçois, ce qui est normal dans les cas de chaos naturel comme celui-ci. Les formes et couleurs qui sont abstraites d'une zone peuvent être et doivent être inventoriées, soit à l'écrit ou au dessin, soit de mémoire. La mémoire peut être utilisée dans un processus de création quand l'artiste devient obnubilé par son/ses sujet/s.

Description d'un vert - titre cassette vidéo

Vert vif. Un vert strident, « commercial ». Jeux vidéo, poison, etc...

Je peux faire un rapprochement avec le vert des arbres dans « Fast and Furious » : ils apparaissent comme falsifiés, artificiels.

Même si ce vert peut sembler comporter en lui seulement du vert, cet aspect vicieux peut provenir d'une seconde couleur - qui serait presque un voile par dessus - le jaune. Ceci expliquerait la nature stridente de cette couleur. De plus, le contraste du noir autour des lettres stylisées rajouteraient de la valeur vive à ce vert.

En réfléchissant, peut-être que le contenu du film a un impact important sur ma perception de cette couleur et les adjectifs que je peux lui attribuer.

Description d'une zone éphémère

Bois en arrière plan puis tapis ornementé. Sac très sombre, noir, sur bois faussaire clair. Rectangles noirs et blancs, sous écriture dispersée, en juxtaposition et perpendiculairement aux deux matières distinctes en-dessous.

Des objets créent un triangle: objet rectangulaire vert sombre posé sensiblement contre cylindre boisé. Plus loin et pour satisfaire la finition du triangle, un autre rectangle encore. Vert et couleurs primaires, fleurs et feuillages stylisés. Verts contre ornements rouges et autres teintes chaleureuses. Mon pied chaussé visible et coupé (par la bordure du cadre invisible subjectif) reste là un instant faisant dialogue ouvert avec le triangle d'objets éphémères contre disposition du sol présent, restant. Toujours quand je reviens, ce sol sous mes pieds, je le vois et je le piétine. Je le vois et j'imagine d'autres mondes.

Le temps d'un moment éphémère, je contemple ce que ces petits mondes me communiquent. Ils me communiquent un espace microscopique enveloppé par l'immensité d'un espace macroscopique.

Le bleu dans le photomontage encadré au mur

Le bleu semble vert. C'est la couleur dominante dans cette image. Je peux lui attribuer le nom de « bleu-canard ». Ce bleu n'est pas très vif néanmoins il apporte beaucoup de profondeur à l'ensemble de l'image. Je me concentre maintenant sur la tonalité de ce bleu dans le coin inférieur gauche. Le bleu-canard majoritaire introduit en lui du cyan. La forme que je vois est une feuille et comme toute feuille, celle-ci possède des veines. Elles apparaissent doré mais leur véritable couleur, car il n'y a pas d'effet satiné à ce « doré », est un marron très clair, presque comme de la chair. Cette couleur offre un contraste défini entre les couleurs et les formes visibles. Ce photomontage est alors habité par des couleurs complémentaires, bien que « l'orange » soit terriblement terne.

Le cadre étant un marron rougeâtre, les deux couleurs complémentaires en dedans de l'image se marient d'une manière élégante avec celle-ci. Le cadre « rouge » et l'image majoritairement bleu-canard contre le mur blanc cassé est la bonne solution pour soulever la valeur des couleurs. La valeur dans le sens d'une essence divine, un peu comme un tableau accroché dans un white cube.

Description d'un orange

Le orange que je vois tous les soirs est sous une lumière déjà elle-même de teinte orangée. De ce fait, et dû à l'usure temporelle, la couleur originale que je suis en train d'observer est très légèrement modifiée. Son orange n'est pas de nature vive, on pourrait dire qu'une autre couleur y est mélangée: le bleu, pour enlever de la saturation. Ce phénomène, produit par le résultat de la théorie des couleurs, rend le orange ordinaire - que je vois dans mon esprit quand quelqu'un emploie le mot « orange » - plus terne, presque brun. Dans certains pays anglophones, on appellerait cette couleur « burnt orange » ou « orange brûlé » en français. En tant que peintre, je peux associer cette couleur à une couleur de nature neutre, « terre de Sienne ».

Quand je regarde ce « terre de Sienne », une image stéréotypée de l'automne me vient à l'esprit. Lorsque les feuilles opèrent leur mutation climatique, je sors ma couette orange du placard et je m'en sers pour avoir bien chaud la nuit.

Description du mur en pierre du conservatoire d'Avignon

Ce mur est orné de bas reliefs qui montrent les différentes lignes du mur, sa construction. Au milieu du mur au plus bas se trouve une fenêtre décorative. Son architecture ne permet pas à mon oeil de voir en dedans. Si je me souviens bien, elle s'allume la nuit d'une lumière colorée. Je descends mon oeil, en partant du milieu de la « fenêtre », et j'aperçois une petite fontaine seule, amochée par le calcaire et quelques stickers. À droite de tout cela, il y a le compteur électrique. Qui est plutôt imposant et qui a été habité, temporairement, par un pigeon. À cette heure, le pigeon est descendu de son socle; je ne le vois plus. Un autre pigeon vole dans mon plan de vision, je ne peux être sûre qu'il me soit inconnu.

Description d'un intérieur familial

Surface ronde en bois vernis fait premier plan. La chaise du même matériau - deux « étages, dont un en paille - est maintenant vide. Un homme était assis dessus deux minutes plus tôt. Le bleu gris de son t-shirt contrastait avec le piano en PVC rouge carmin qui se trouve posé au sol, élevé par des pieds noirs métal à l'arrière de lui. Avec la table au premier plan, puis l'homme bleu, puis le piano carmin, la scène est composée des couleurs primaires, en quelque sorte. C'était une énumération d'une intimité visuelle faite d'objets et de vie. Les murs blancs cassés légèrement jaunes donnaient à la pièce une chaleur conceptuelle. Les multiples meubles en bois rythment l'espace, en « U », bois central et bois littoral. Bois aux murs, bois pivotant. Bois qui supporte et bois qui organise. PVC contenant les notes, les mélodies, les temps. Homme qui joue, qui séduit, qui désire...

Description d'une conférence

Cadre rouge vif sur écran projeté, mur blanc. Homme à lunettes raconte ses histoires devant nous; grande masse humaine étudiante, assise et silencieuse, à l'écoute de l'homme à lunettes vêtu de vert foncé. Crânes exposés, visages fragmentés. Cylindre orange brûlé, troué, carré.

Damier clair contre rectangle massif en bois. Fils en cascade, groupés, noir qui dialoguent avec les chaises métal. Chaises, fils, écrans, blocs, vestes, touches de claviers, cheveux et ombres. Tous sont noirs et en contraste avec les nombreux visages, couleur chair.

Quelques gris et bruns.

Une lecture d'autrui pour appuyer son propos.

En revenant sur le rectangle massif, je regarde quelques autres rectangles, plus petits, moins massifs dans leur forme mais sûrement plus massifs dans le fond. Leur disposition est « automatique ». Ils se dispersent, se chevauchant, ouverts, fermés, nous écoutons l'homme en leur présence.

Description d'un environnement fermé

La pièce, enclose et illuminée par la teinte orangée de la lumière, s'expose devant moi. Par mes yeux et mouvements de tête, gauche, droite, je vois un « U », des murs et des objets en dedans. Lorsque mon oeil est frontal, un écran très blanc et allumé, me faisant face, un regard retourné. La symétrie dans la disposition des objets est frappante. Des machines pour faire de la musique se disposent devant mes yeux. Quelques fenêtres, bien que fermées, font ouverture sur le monde, nocturne. L'écran est mis en évidence par sa lumière si blanche, en contraste absolue avec tout le reste. Bleu. La ville bleue semble être présente dans la pièce. Matériaux noir mat. Métallurgie dorée. Pièces assemblées afin de satisfaire une logique particulière.

Tableau bleu, gris, beige, noir... bleu-canard!

Bordure rouge et CD stockés, empilées, tours minuscules aux mille fenêtres, mille petites lumière réfléchies sur le PVC dur et éternel... Pot de fleurs vidé. Je tords mon cou un instant pour apercevoir une zone à l'esthétique minimaliste, une plante, seule, face à nous, face au mur teinté jaune clair.

Le pénis qui peint

Bougeant et écoutant.

Sol noir néantisé, pour écouter les pieds.

Quels sont les chances que le son et moi sommes là, ici, des identités différées.

Peinture, peinture, je suis peinture et mon vagin d'acrylique s'ouvre pour le pénis qui peint.

Mes bras sont grands pour le pénis qui peint.

Si le corps reste fixe, l'esprit s'emporte peut-être. S'emporte avec les sons. Sons qui font vibrer. Vagin vibrant au son du pénis qui peint. L'odeur des couilles, mes narines sont pleines de l'odeur des couilles du pénis qui peint.

Soudainement, il rentre dans ma bouche. Je sens ses sons, son son, son bras qui grandit dans ma bouche. L'hiver est déjà parti semble-t-il et laisse les sons se diffuser dans le sol noir néantisé.

Le corps gris, cul sur carré blanc, pour le soir et pour mon vagin qui peint.

Quelques mouvements ça et là pour accompagner le son. Sensibilité du son, de la voix. Arrêt. Puis son. Puis vagin et pénis qui rentrent, qui sortent, de mes images personnelles. Je vois une ville abandonnée. Pénis et vagin font du son. Et moi je regarde, j'entends les pas, de l'hôtel de ville jusqu'au pont des amoureux. Cylindre blanc dans les lèvres. Il va s'en aller et moi je vais m'en souvenir. Du son. Des ailes de l'oiseau que j'imaginais être mort. J'attendais les ailes. J'attendais que la cage put se défaire. Dégringoler de l'étagère. L'étagère légère sur laquelle sont posés les oiseaux. Maintenant que les cages se sont défaites, j'ai posé les oiseaux sur l'étagère.

Légère comme un son que je viens d'entendre. Un son du présent.

Le pénis qui peint roucoule sur son étagère. La symphonie des pénis et des vagins qui roucoulent dans la ville légèrement abandonnée.

Une cigarette au bec, l'oiseau est parti mais moi je suis restée. Je resterai près des oiseaux qui peignent. Et je danserai au son de leur roucoulement car je suis fière de mon vagin peignant. Je veux le montrer, l'exposer sur le sol noir néantisé.

Ses questions, son sourire endenté. Le son de la cigarette fumante contre le son des touches électroniques. Le son du pénis qui peint est devant moi. Parfois il s'en va. Le son du pénis qui peint, fort puis doux puis fort. Comme un acte familier.

Mais si le son est encore là, il peut, lui aussi s'en aller. Et puis j'entends l'encre sur ma feuille. Ah! Les sons du pénis qui peint sont de nouveau là. J'ai envie d'être embrassée par le son du pénis qui peint. Mon vagin tremble à l'idée du son du pénis qui peint. Un, deux, trois, les rythmes sont perpétuels. Plus le temps avance, plus les sons sont perpétuels. Quand la cigarette est au bec, j'aurais peut-être le courage. Des yeux se sont échangés, depuis le début de l'année.

Le pénis ne me dit rien. Il me regarde. Il n'ose venir déranger mon vagin qui peint. Peut-être voudrait-il que je vienne embrasser un moment, pour parler ou pour faire le son de la peinture. A chaque fois je l'attrape, il me regarde et il bouge ses yeux. Les sons sont fabriqués avec ses mains,

puis elles voyagent et atteignent mon vagin.

Les petits boutons comme chaque choix différent. Regarder. Ne pas regarder. Que faire? Dans ces cas, les cas de son et de frémissement de vagin. Les longs cils noirs qui forment des barrières. Je ne puis voir dans ces cas là. Les frémissements ne s'arrêtent pas. Plus tu me regardes, pénis peignant, plus mon vagin qui peint s'imagine des histoires. Des rencontres, des échanges. Des discussions, des actions.

Si tu me regardes assez longtemps, tu verras à quel point mon vagin frémira pour toi.

Mille étoiles composent les sons qui viennent de toi. Mille étoiles composent mes tableaux. Mille sons s'envolent et me laissent seule, sur mon tapis noir néantisé.

« Désir spacieux de la poésie d'observation, 2022 »

Le titre de cette série de petits tableaux m'est venu au fil de plusieurs mois, je dirais un an. La série, composée de quatre tableaux, a été conçue en hiver, le titre a été trouvé en été. Le temps d'un recul temporel conséquent, j'ai pu « vivre dans la présence de », ce qui m'a permis d'être plus minutieuse quant au choix du titre.

Un tableau comme un pénis qui zigouille dans mes orifices, dilatants ceux-ci pour finalement réussir à entrevoir les détails de la chair.

Une nature fournie, foisonnante, pressée de s'étendre. Quelque soit le format de la toile, les détails à la manière d'un all-over font jaillir le désir d'espace, d'étendue, de dilatation.

L'action de l'observation étreinte par les gestes d'une main. Les couleurs font lumière qui à leur tour font forme... et ainsi, le sentiment du cerveau de la main sur le rectangle de possibilités; une offrande, une lettre d'amour anonyme. Quelque part, dans la forêt de mes souvenirs, je vois les motifs et je les choisis.

J'écrivais cet été là, l'hiver aussi. Lentement, je m'en aliais dans des récits un peu imaginaires, que j'utilisais pour nourrir une grande idée picturale, ensuivie par la boue et la terre d'un temps orageux psychologique.

02

Une Existence Proclamée

Ce qu'il me reste de Paris sont des souvenirs de couleurs, d'odeurs, de lieux, de personnes que j'ai connues et rencontrées. Dans le début, seul un souvenir me fait face. Celui d'une fenêtre, très blanche, floue et blanche. Je ne sais pas si c'était le cadre de bois peint en blanc ou alors le ciel gris, qui émanait une telle blancheur. Mon petit frère grimpa sur le rebord de la fenêtre, je me souviens, il a toujours été courageux.

J'eus un désir, rejoindre mon frère, sur ce bord risqué, falaise tombante, ciel et terre et mon corps entre les deux. Henri me fit un grand sourire et je regardais le mouvement de ses bras fins sur le cadre blanc de la fenêtre. Grimpant, il se mit debout de ses deux petits pieds et cria : « Viens Louise! Viens avec moi! ». Je fus sur le point de me hisser sur la falaise blanche quand une voix apparut, depuis la pièce adjacente : « Les enfants, on y va! ».

Passés au-dessus des dunes, nous nous retrouvâmes devant une immense étendue de sable blanc, quelques rochers dispersés, des géants, des moins grands, et nous nous dirigeâmes vers la mer. La traversée du sable fut agréable car celui-ci roula entre mes doigts de pied et pro-

duisit une sensation frissonnante à chaque pas. Maintenant, devant moi se trouvait la mer. Que dire devant cette mer, se dire que c'est beau, que la nature se débrouille bien. Nous regardâmes l'étendue d'eau, de nos yeux, un instant, je ne me souviens plus du temps passé. Je me souviens certainement du câlin que ma mère me fit, à mon frère aussi, il fut tendre.

À l'heure qu'il est, j'avais presque oublié la plage. Mais je suis contente d'avoir retrouvé dans ma tête, la mère devant la mer.

Aujourd'hui, les jeux de métaphores me viennent plus facilement et j'aime me repasser l'image de ce souvenir d'une mise en abîme.

Mon frère se tourna vers ma mère l'air de dire quelque chose et courut soudainement vers la voiture garée derrière les dunes. Je me mis à le suivre, voulant connaître la raison de son départ si soudain. Arrivés à la voiture, nous nous faufilemâmes entre les portes lourdes et nous nous assîmes, « comme papa et maman », dans les sièges à l'avant. D'un geste rapide, j'allumais la radio :

« Surtout j'étais un oeil, un énorme projecteur balayant les horizons lointains et tournant sans cesse, sans merci. Cet oeil large ouvert semblait dans son éveil avoir endormi toutes mes autres facultés; je mettais mon énergie entière dans mon effort pour voir, pour ne rien perdre du drame de ce monde. Mon ardent désir de destruction n'était qu'une façon de souhaiter la mort de cet oeil. De toutes mes forces j'attendais un tremblement de terre, un cataclysme naturel qui engloutirait le phare dans la mer. J'aspirais à une métamorphose, je voulais devenir poisson, léviathan, torpilleur. J'attendais que la terre s'ouvrit pour dévorer toutes choses dans l'énorme bâillement d'un gouffre. Ardemment

j'attendais le jour où je verrais la grande ville ensevelie à des toises de profondeur dans le sein de la mer. Le jour où je serais assis dans une grotte, en train de lire à la chandelle. Où cet oeil s'éteindrait pour me laisser enfin une chance de connaître mon corps, mes désirs. Où je serais seul, seul pendant mille ans, pour méditer sur tout ce que j'avais vu et entendu - seul pour oublier... » (Henri Miller, *Tropique du Capricorne*)

Henri était venu chercher son fil de pêche. Il trouva la bobine rapidement et s'en alla à grands pas. Mon père était assis sur un tabouret pliable le long de la mer. Il avait un visage pensif, au loin de l'horizon. Moi, je n'ai jamais été aussi passionnée par la pêche que mon père et mon frère mais j'aimais beaucoup les lieux dans lesquels ils exerçaient leur passe-temps. Souvent de longues étendues de terre et une eau large, chevauchante. Plutôt salée car nous dûmes nous méfier des alligators d'eaux douces australiennes.

Vendredi 19 mars 2088 à 11:53

D'une main curieuse, cette vieille femme devant moi me toucha l'avant bras, et me dirigea vers la cuisine. Elle m'indiqua la bouilloire et les cabinets en bois, humides et moisissus, que je dus ouvrir afin d'atteindre deux tasses, dans un fond inquiétant et noir. J'avais presque fini de faire un thé pour nous deux quand elle m'annonça l'heure, avec un grand sourire et me dis de m'assoir. Je fis exactement ce qu'elle voulait que je fasse; je dois créer une relation solide si je veux obtenir les meilleurs résultats.

12:14

La petite fenêtre de la petite cuisine de Madame Hupla resta entre-ouverte pendant que la soupe était réchauffée sur le gaz. J'entendis quelques chants et roucoulements avant de me tourner vers mon assiette, se remplissant à toute vitesse de haricots verts et de jambon cuit. Je remerciai Madame Hupla pour sa générosité et sa gentillesse proliférante et commençai à manger. Je me dis que la nourriture était bonne et à ce même moment, Madame Hupla se tourna vers moi et continua son récit :

« Henri n'avait pas peur des animaux qu'on a pu croiser dans le Bush. Les araignées, les lézards, les insectes, il en avait souvent dans la main et pour rigoler il les cachait dans différents petits recoins de la cuisine. Ça énervait ma mère. Beaucoup plus tard, Il a perdu l'intérêt pour ces bestioles et c'était à mon tour d'en avoir quelque chose à faire. Les escargots. J'ai collectionné des dizaines d'escargots dans des boites en plastique transparentes que je trouais sur le dessus pour laisser passer de l'air. En y repensant, j'aurais pu tout aussi bien fabriquer un enclos pour ces pauvres bêtes, dans la terre du jardin, mais je pense que j'aimais pouvoir les regarder en m'endormant. Dès le réveil, je les nourrissais. Il y avait de la salade dans le frigo que je leur donnais régulièrement. Pendant que ma mère allait chercher du pain, avant l'heure du déjeuner, je m'amusais à mon tour dans la cuisine, à déposer des escargots un peu partout. Je les observais attentivement entrain d'escalader le grille pain, le four micro-ondes, le téléphone fixe. Leur épaisse pâte luisante laissant une trace elle aussi luisante.

Plus tard dans ma vie, je compris la métaphore que j'avais devant les yeux depuis tout ce temps. J'étais un escargot

à l'intérieur de moi et j'avais toujours rêvé de laisser une trace luisante dans le monde lugubre. Toujours, j'avançais doucement et atteignais mes buts d'une manière qui bifurque du chemin originel. Je me plaisais dans cette métaphore et j'y repensais souvent. »

Madame Hupla me servit de la soupe et de l'eau dans mon verre. Je l'écoutais et les oiseaux chantaient. Sa voix était rauque, ses mains petites et fragiles mais ses histoires grandes, des histoires d'un autre temps, un autre lieu, plus grand et plus spacieux que l'espace en moi, à cet instant là. Peut-être pensais-je que cela était dû à son âge mais je ressentais aussi un nuage d'infini en elle.

12:35

À peine ma fourchette posée sur la table, le temps de lever les yeux, ma main fut saisie par une sensation de fraîcheur intense: la main de Madame Hupla était posée sur la mienne. J'eus un mouvement incertain et subtil des épaules et cherchai son regard; sa tête tournée vers le sol ne m'aida pas.

Ma main retrouvait sa température d'origine assez rapidement après avoir tenté d'obtenir une réponse claire à une situation quelque peu discutable. Cet évènement fut mis sous le tapis et Madame Hupla retrouva son sourire. Elle se dirigea vers moi d'un air rêveur et posa un magazine sur la table, juste en face de mon verre, celui-ci créant alors un rayon extrêmement lumineux, de soleil très blanc, sur toute une partie du magazine, me laissant avec, devant les yeux, une frontière nette; d'un côté le blanc aveuglant et de l'autre, une part plus sombre, sur laquelle j'ai pu lire :

« Mais plus bas, sur la rivière, les hautes rives bordées d'arbres avaient éclipsé le passage du temps au ralenti, formant comme un rideau brusquement tiré pour la circonstance d'une pièce de théâtre. La première indication d'un changement était venue depuis longtemps, à un endroit où les deux rives se rejoignaient au milieu de son champ de vision, d'abord quelque chose de pâle suivi d'une intrusion rose et dorée qui mettait un éclat rouge sur les formes des arbres. C'était cela qu'il lui faudrait peindre. Mais pendant qu'il étudiait cette lumière éphémère elle continuait de changer, la rivière avait pris une teinte argentée et dorée, c'était une masse d'eau mouvante et maintenant que le soleil se levait, il devenait presque évident que les arbres ne pouvaient plus contenir son ardeur; elle était inondée d'une lumière blanche et dorée si bien qu'on ne voyait rien d'autre que la lumière. » (Eva Figes, *Lumière*)

Le passage du magazine à la fenêtre, de mes deux yeux et ma tête, et le récit de Madame Hupla dans les oreilles, me mirent dans un état de transe. J'écoutais :

« Arrivés en Provence, nous nous installâmes dans une maison de village. Nous avions, à cette époque un chien, que nous avions nommé Paris. Il était l'incarnation d'un témoignage d'un autre lieu, dans une autre vie. La maison était constituée de plusieurs étages, élancée vers le haut, avec une cour au rez-de-chaussée. À la fin de la vie de Paris, son cerveau prit un coup et il montait les escaliers les fesses en premier. C'était une période étrange et triste.

En 2019 nous nous installâmes dans un appartement dans la ville voisine, il n'y avait déjà plus Paris. C'est en octobre que j'ai commencé des cours à l'école d'art, qui furent à la fois enrichissants et surprenants, dans le sens d'une série

de plusieurs crises, qui apparurent en conséquence d'un désir trop fort envers un art qui se complétait dans le mélange du moi et du soi; un art existentiel. C'est alors que j'entrepris de matérialiser mes crises.

Il y eut deux crises majeures dont une qui fut embryonnaire et prometteuse. C'était un endroit que j'avais trouvé au fond de moi, un endroit de néant. Les questions ne se posaient plus et l'histoire de l'art disparaissait. J'étais contente d'avoir touché ce néant. Une page blanche faisant du noir. L'oeil qui s'expose, travaillant avec les éléments vus - ils naissaient à ma vue, recroquevillés dans une position confortablement artistique et graphique - qui avancent, avancent. Le travail avançait même si je ne le remarquais pas et l'expérience d'un commencement fut spéciale. Le temps avait disparu et j'ai reconnu, un jour, l'importance de cette crise néantisée.

Un matin, plusieurs années ayant passé, je m'étais levée assez tôt pour m'asseoir sur une terrasse de café; c'était le début de l'été donc le soleil s'était levé avant moi et il faisait déjà bon. Je m'assis sur un canapé et pendant que mon café était préparé, j'ouvris mon livre :

« Martin contempla les dessins encore un moment et fit ensuite quelques pas vers le milieu de l'atelier.

— Et ça ?

Il montrait, sur un chevalet, un paysage urbain, peint à l'huile, qui pouvait avoir été inspiré par celui qu'ils avaient regardé ensemble à la fin de l'après-midi, derrière la vitre du café du boulevard de la Bastille. Martin n'y voyait qu'un ensemble assez confus. Pourtant, le dessin était net. Un trait noir, lourd comme le plomb d'un vitrail, cernait les masses principales, mais la couleur, débordant largement les contours, formait une harmonie étrangère au dessin

avec lequel elle ne coïncidait guère que par accident. La toile était signée Gilouin.

— Ça, répondit Grandgil, c'est mon vrai travail, mon plaisir et mon casse-tête. Mes toiles commencent à se vendre, mais je les fais pour moi et pour moi seul. J'emmerde la critique et les marchands. Que ça leur plaise ou non, c'est mes entrailles que je mets là-dessus, c'est mon coeur et ma vérité.

Grandgil parlait avec une fougue à laquelle il n'avait guère habitué Martin. Ses petits yeux répandaient maintenant sur sa face de bétier une lumière non plus d'ironie, mais d'exaltation, de joie passionnée, exigeante. Il alla chercher un portrait de femme encadré et le posa sur le chevalet. Les intentions du peintre y apparaissaient avec plus d'évidence que sur le paysage aux tons gris. La femme était assise devant une fenêtre. Cernée d'un trait lourd, la silhouette avait un aplomb solide. Jaillie d'un bouquet de tulipes, une coulée de lumière rouge lui mangeait une moitié de la face, tandis que le bleu du ciel se répandait sur le front en nappe tendre qui semblait prendre sa source dans le ciel bleu de l'oeil. Les couleurs qui, pour ainsi dire, appartenaient en propre au visage, débordaient dans les carreaux de la fenêtre où elles formaient des irisations. » (Marcel Aymé, *Traversée de Paris*)

En face, à l'ombre, une dame âgée dégustait brièvement un minuscule pot de glace couleur lavande. Ses lèvres pinçées peintes de rouge écarlate survolaient la petite cuillère puis, d'un mouvement, engloutirent le peu de glace qui restait. Son expression du visage ne me disait rien; rien d'extraordinaire sinon de l'ennui. Je me replongais dans mon livre, celui que j'avais chiné fièrement dans un vide grenier le mois précédent. J'avais une heure à disposition puis je suis allée à l'école.

Arrivée avec un retard non-avoué de dix minutes, je me dirigeais directement vers la table qui me servait d'atelier. J'eus besoin de réfléchir en attendant mon rendez-vous. Mon professeur de peinture avait aussi du retard, environ vingt-cinq minutes. Son petit corps rond se dandinait précieusement vers moi et, en levant les yeux, je l'aperçus. Je souris à sa venue.

« Montre-moi ce que tu as préparé »

« Évidemment », pensais-je.

« Ah oui, ah oui »

Il regarda longuement certaines peintures et en laissa d'autres de côté. Je ne comprenais pas toujours la nature de ses réactions, mais il les affirmaient suffisamment pour qu'elles restent sur ma conscience encore des années après.

12:49

J'avais essayé d'aimer un garçon mais je me rendis compte assez rapidement que je n'avais pas entrepris de me donner de l'amour en amont. Il ne suffisait pas de me dire que je m'aime, il a fallu se courber à des actions concrètes. Je commençais à illustrer mes expériences émotionnelles quand j'ai réalisé que celles-ci étaient, en fait, les catalyseurs d'une oeuvre. C'était venu naturellement bien sûr. Seulement, cela me rendit confuse et ce n'est qu'une fois le temps vraiment passé, que les deux pratiques, l'une émotionnelle, l'autre cérébrale, se sont étreintes.»

Ma soupe terminée et le feu éteint, je mis mon bol dans

l'évier, ayant pour but de le laver. Mme Hupla se leva de son siège et se dirigea vers moi :

« Laisse-moi le faire une fois que tu seras partie. », me dit-elle avec des yeux doux.

« Madame, vous êtes vraiment trop gentille. Il est temps pour vous d'aller vous reposer. La soupe est terminée, le feu est éteint, je vous laisse y aller maintenant. »

« Oh, mais attends un peu... Je viens de me souvenir d'un livre qui, je suis sûre, te plaira beaucoup. »

Elle courut hors de la cuisine et monta vite, vite les escaliers; je la suivis d'un pas sûr. En retournant la tête derrière l'épaule, comme pour signaler quelque chose, elle me dit :

« Certaines oeuvres leurs parlent, à eux, me parlent à moi, à nous, à vous. Certaines hurlent des choses que je ne reçois pas. Certaines chuchotent, font des mystères, sont au contraire on ne peut plus claires. Certaines regorgent de sous-entendus qu'il faut apprendre à percevoir et à relier selon un jeu de piste sensible et pensé. Certaines oeuvres à l'esprit espiègle ont semé des indices pour amener à déchiffrer soi-même des formules qui se cachent au-delà les apparences. Certaines veulent nous semer dans un cumulus de fumée ou nous projeter au beau milieu d'un espace vide pour nous faire éprouver un vertige inédit. Certaines jouent avec notre angoisse, nos nerfs, notre malaise, nous plongent dans des états inconfortables. Certaines, inversément, veulent éviter à tout prix les malentendus et vous-draient plaire à tous, espèrent être achetées au plus vite, rêvent de pouces tournés vers le haut. Certaines s'emploient à nous en mettre plein la vue, à nous impressionner

par des moyens coûteux. Il y a les pures qui se reconnaissent dans le dépouillement, le très peu d'éléments et le moins cher possible. Il y a celles qui plaisent à tout le monde en n'allant pas chercher midi à quatorze heures. Il y a celles qu'on accroche au mur avec un simple clou. Il y a les œuvres immatérielles conçues pour rester en mémoire sans traces enregistrées et qui font parler d'elles parce que ce sont des épisodes exceptionnels tout autant que leur prix payables uniquement en cash svp tandis que la galerie délivrera un certificat d'authenticité et des indications orales. Il y a les slogans apparus sur les murs d'une ville, sur des panneaux lumineux d'affichage, des messages sibyllins dont l'échelle et la place les font sonner comme des avertissements, des prophéties paradoxales. Il y a cette phrase dont on n'a vu qu'une image de l'installation en plein New York, cette prière affichée sur un immeuble de Times Square par l'artiste Jenny Holzer en 1982. PROTECT ME FROM WHAT I WANT.» (Valérie Mréjen, *La jeune artiste*)

Je m'empressai de la suivre puisqu'elle me racontait quelque chose. Son rythme vocal suivait celui de ses pas, je trouvais ça intéressant puisque, jusqu'alors, elle avait parlé à une vitesse incontestablement lente. Elle passa devant la salle de bain et s'arrêta net, une jambe encore devant l'autre. Je la regarda en m'avancant jusqu'au devant de son visage. Elle était devenu pâle et tremblante. Je ne comprenais pas son état qui avait subitement permuté. Elle ne dit rien.

Je me suis permise de passer la porte et de regarder ce qu'elle regardait. Avec stupéfaction, je restais ébahie face à ce que j'avais devant les yeux : Mme Hupla n'était plus. La réflexion dans le miroir était celle d'une gamine. Et, pour rendre la situation encore plus déconcertante, je me mis

devant le miroir à côté de Mme Hupla. Je fut étonnée de voir que ma réflexion fut celle d'une vielle femme, ressemblant étrangement à Mme Hupla. Nous restâmes toutes les deux plantées devant le miroir de la salle de bain, attendant que quelque chose soit dit. Mais rien ne sortit de sa bouche, ni de la mienne.

03

Art et Artistes

Sur la mise en abîme et ses possibilités

Certes, les perspectives sont multiples.

Je me dis que plusieurs mondes coexistent en permanence et que le monde entier, l'univers devant nous, est une mise en abîme à mouvement perpétuel. « We are made of star stuff », dit Carl Sagan.

Mon corps parmi les arbres. Nos ancêtres les arbres et nous debout, à côté, une métaphore cachée. Peut-être une clef. Une porte. Vision étrangère, une drogue.

Mon corps voit l'arbre. Mon corps voit la roche. Il respire. Je respire avec l'arbre.

Leurs branches, grands troncs flexibles, se balancent. Mon corps sédentaire voit leurs bras feuillus. Mon esprit fait des histoires visuelles avec ceux-ci. Je me transporte avec eux dans le vacarme du vent et des branches. Je me laisse m'en aller dans les couches distinctes de l'arbre.

Ses couleurs similaires aux miennes. Clouées à une fonctionnalité biologique et libre et déchaînée à la fois.

Je désire remarquer les multiples possibilités que possèdent les arbres et moi. Dans la forme et dans le fond.

Dans le paysage, déjà, la présence d'une mise en abîme. Un humain, un seul humain peut générer dans ce paysage, une mise en abîme encore plus profonde. Les deux sujets existent, une existence réciproque. Sur la toile, le tableau, il faut être conscient de ceci.

Ellsworth Kelly - Plant Drawings

La manière de réduire une forme complexe dans un contexte visuel minimalisté est le propre de l'oeuvre de Kelly.

L'élegance du geste rigoureux et son observation accrue donnent une qualité aux dessins.

L'observation est au coeur du propos.

Seule, la ligne persiste, au sein de la feuille. Elle s'arrête pour donner la forme.

Un journal, noir sur blanc, comme un recueil, une collection qui s'étend dans la durée.

La feuille est dépourvue, celle qu'il observe et celle sur laquelle il pose son crayon.

Il y a là une mise en abîme cachée.

Gauguin

Gauguin est de ceux qui travaillent la couleur, la simplification du visible et le savoir du récit imagé.

Le corps est stylisé, les traits du visage sont épurés, ils donnent à voir l'essentiel.

Dans les îles, il est souvent question de corps féminins, paysages et ornements.

Le traitement des formes et couleurs qui cohabitent laissent penser à une autre naissance de l'abstraction.

Limites et faiblesses dans le plaisir

Ma faiblesse est couchée dans mon plaisir bien que mon plaisir artistique m'élève.

Lorsque je fais une chose par plaisir, mon corps est poussé dans une direction d'avancement. L'avancement vers des désirs. Un désir général de plaisir. La peinture se dessine dans l'arbre. Son grand corps devant mes yeux n'est pas à la disposition de mes mains. Il est à la disposition de mes yeux. Mes yeux ont plaisir à l'analyser. Ses détails semblent infinis car la fenêtre coupe l'arbre à l'est et à l'ouest de sa masse feuillue. D'ailleurs, il n'y a pas qu'un arbre...

Dans la complexité du monde, l'arbre se tient debout. Calme. Venteux. Dénué. Plusieurs apparences lui sont attribuées.

Lorsque je fais une chose par plaisir, l'autre moi, celle en dehors de l'art, culpabilise. Il y a du travail à faire. Les choses sérieuses sont laissées de côté. La vaisselle est sale.

Jonathan Lasker

L'abstraction de Lasker est un langage graphique coloré.
La profondeur n'existe que dans la matière utilisée; une sorte de pâte épaisse.

Les textures font abstraction et langage au même titre que les couleurs et les compositions.

Tout est au même plan.

Les formes, textures et couleurs sont réutilisées.

Je peux voir des formes qui me font penser à telle ou telle chose mais je ne suis pas sûre que ce soit la vérité. Ces peintures invitent à un regard d'interprétation. Il me semble voir des objets du quotidien, un vase, une chaise, une fenêtre, mais leur traitement est très minimaliste et la forme est plate. Ces « objets » sont parsemés sur la toile en juxtaposition des formes géométriques, rectangles, carrés, lignes...

Quand je regarde les peintures et dessins de Lasker, je vois une maison blanche, moderne, carrelage, jardin vert vif avec buissons découpés, fleurs roses et blanches.

À l'intérieur de la maison il n'y a pas beaucoup de meubles, il y a des oeuvres d'art, il y a une froideur qui me réchauffe, c'est une maison qui appartient à un grand artiste. Ce n'est pas le genre de maison que j'ai envie de posséder mais l'image d'elle qui réside en moi me rassure. Dans cette maison, les couleurs sont comme une image sous-marine : bleu, vert, blanc, orange, transparent. C'est grâce aux coloris que je me sens enveloppée et protégée par une grande vague d'eau. J'observe au loin une chaise 'Hi Cut' de Philippe Starck. Les oeuvres d'art, tantôt accrochées aux murs tantôt sur le sol, amènent mon regard dans leur mouvement. Elles vacillent et moi aussi grâce aux coloris de la mer.

Raphaëlle Paupert-Borne

Dans le travail de Raphaëlle, la peinture prend sa place entre le pinceau et la toile, entre les yeux et l'entourage.

Les touches sont présentes bien plus que le sujet.

Le sujet donne son impression et le pinceau en donne une autre. Alors comment faire ? Faire comme Raphaëlle.

Tracey Emin

Emin est une de ces figures féminines fortes dans l'histoire de l'art contemporain. Elle apparaît au sein du groupe Young British Artists mais est aussi en contradiction avec ceux-ci, dans le sens où chaque artiste tente son propre concept et Emin exprime ses émotions.

Parfois, j'ai pensé que je voulais être comme elle. Je pense parfois à Emin, je pense à son courage, je pense à son expression de féminité crue. Parfois cette féminité semble masculine, je pense à sa tente rivée de prénoms (*Everyone I Have Ever Slept With 1963 - 1995*). Je pense à son lit (*My Bed*) et ses tapisseries décadentes (*I Think it's in my head*). Étonnamment, je ne pense pas souvent à sa pratique actuelle de peinture. Bien que quelques idées de celle-ci soient pertinentes.

Emin a été un mystère temporel. Quand je pense à Emin, je pense aussi à Bjork.

Sur la prise d'une position

Ma peinture est-elle un reflet réel de moi ? L'arbre est-il un reflet de moi ?

Le sujet de l'arbre est une prise de position. Je veux peindre un souvenir de l'ancien monde, ce monde qui disparaît dans les villes. J'ai peur d'oublier l'arbre. J'ai peur de devoir le remplacer. Je veux m'en souvenir.

Même si je ne suis pas née dans un âge sans technologie. Je ne veux pas penser qu'à moi. Je veux penser en terme d'une globalité.

Bientôt, il y aura deux mondes. Deux modes de penser. Ceux qui encouragent la technologie et ceux qui ne l'encouragent pas. Je veux souligner cette prophétie.

Voyez les nouvelles villes, les grattes ciels gris.

L'arbre me permet de prendre position dans le monde. L'arbre me permet de m'ancrer dans la réalité sensible.

Les formes abstraites sont un reflet graphique du monde dans lequel je me trouve.

Patricia Treib

Une couleur ou une forme est regardée puis l'imaginaire du rectangle blanc fait son travail.

Patrick Saytour

J'ai rencontré Patrick Saytour dans un gros livre sur un canapé-lit bleu-canard. Dans ce moment, bien et seule et reposée, j'ai ouvert le livre à la première page et je n'ai pas arrêté de le feuilleter jusqu'à la fin. J'ai été prise dans son monde. Monde épuré, assemblé, réfléchi...

Je me souviens d'un morceau de tissu blanc matelassé sur lequel des objets en plastique colorés logeaient dans les creux du tissu.

Il y eut les assemblages d'objets trouvés: des lampes, des morceaux de lits, des bouts de bois de provenance inconnue. Tout cela indiquait un plaisir à choisir telle ou telle chose pour l'assemblage final.

Il dit que son travail n'est pas beau - il est. Mais, je ne suis pas d'accord, il y a une part d'esthétique dans ce travail de formes et de couleurs. De matières choisies, utilisées. L'essence de la matière est bien là : j'y trouve une part de beauté.

Le cas de l'arbre 2

Il me fallait un sujet. Je savais que j'étais en capacité de peindre mais je ne savais pas quoi peindre. Les arbres ont été une solution pour commencer un travail plastique réfléchi. Plus je m'y intéressais, plus je me sentais proche d'eux. Les arbres, les plantes et les fleurs ont été sur terre bien avant nous. Ils sont de véritables ancêtres. Quand je me promène, je les aperçois dans mon champ de vision mais je ne me dis pas que je découle d'eux. Leurs formes sont différentes des miennes, comment pourrais-je croire que je viens d'eux ?

Les arbres sont visibles et invisibles. Ils sont à la fois chaotiques dans leurs formes juxtaposantes, et existentiels. Je me sens comme ça.

William Blake

Ce que je trouve intéressant chez Blake c'est sa manière d'abord de combiner image et texte afin de faire oeuvre, puis son intérêt pour la fabrication d'un monde unique qui lui appartient. Il s'est précipité dans un contexte religieux et mythologique mais je pense qu'il y a une idée plus profonde, celle propre à l'artiste contemporain : l'idée de créer à partir d'un pêle-mêle de choses vues, entendues, rencontrées, pour finalement créer quelque chose qui soit authentique, un monde dans l'esprit d'un individu, qui soit matérialisé encore et encore.

Les différents médiums, l'écrit et l'image, s'entremêlent, créant alors une complexité dans l'oeuvre.

Damien Cabanes

J'ai rencontré plusieurs Cabanes dans une galerie à Paris lors d'un voyage scolaire. Les accompagnateurs ont insisté pour que je vois et lise ce que Damien fabrique; toiles grandes, accroches je-m'en-foutistes, texte sensible.

Le sujet est le regard et les idées du regard.

Frida Kahlo - The Diary of Frida Kahlo

Entre texte et image, les secrets de Frida nous sont livrés.
L'amour est présent, la souffrance et la couleur. Les entrées du journal comme des épisodes fruités.

CRIER comme un oiseau mort,
AMOUR et BEAUTÉ comme dans un livre; il faut l'ouvrir
et regarder.

Énigmes d'une artiste,
Mort d'une artiste,
Forêt d'une artiste.

L'artiste voit et je vois - nous voyons - autre chose que le monde et le monde à la fois.
Cela nous protège.
Enveloppe des désirs et fruits indécents, nous nous promenons.

Matisse et Vuillard

Je vois les périodes d'Impressionnisme, Post-Impressionnisme et Fauvisme comme la genèse d'une peinture abstraite et contemporaine. Les couleurs, les formes et les touches du pinceau proviennent d'un endroit dans l'esprit de l'artiste. John Berger dit, à propos de 'Impression Soleil Levant' :

« Les lignes de Baudelaire dans 'Le Cygne', publié en 1860, appartiennent à la respiration lente avant la précision et le refus de cette scène.

...La forme d'une ville
Change plus vite, hélas, que le cœur d'un
mortel.

Si l'Impressionnisme parlait d' 'impressions', quel changement aurait été impliqué dans la relation entre ce qui est vu et celui qui voit ? (Celui qui voit est à la fois le peintre et le spectateur.) On ne peut pas avoir une impression d'une scène avec laquelle on se sent familier depuis longtemps. Une impression est plus ou moins fugace; c'est ce qui est

laissé pour compte parce que la scène a disparu ou changé. La connaissance peut coexister avec le savoir; une impression, par contre, survit seule. Quelle que soit l'intensité et l'empirisme observés à ce moment-là, une impression devient plus tard, comme un souvenir, impossible à vérifier. »¹

Les aplats de couleurs et les formes biscornues de Matisse, les touches du pinceau et motifs de Vuillard, me donnent l'impression d'une espèce de maladie de la peinture, ou alors une crise - de joie - exprimée pour tenter la reconstruction d'un modèle pictural devenu ancien.

¹ John Berger, *Steps Towards a Small Theory of the Visible*, Trad. Louise Plasterie

Le jus de l'art

En conséquence d'un problème mineur, mais potentiellement majeur, de jus rouge-sang coulant de mon orifice le plus inférieur, je dois impérativement manger le plus de fruits et légumes possible. Je mange des pamplemousses, des oranges, des clémentines, des tomates, des pommes, des bananes.

Je bois leur jus comme un pénis veineux m'offrant son jus lors d'une agitation commune; un ananas coulant, juteux et fibreux.

Si l'art est un fruit alors je bois le jus de l'art.

Je bois et je cuisine le nectar de la peinture.

L'art est pressé pour faire le jus de l'art.

Toutes ces années, des dizaines d'années de fermentation des fruits de l'art pour faire de grandioses cocktails, mélanges improbables d'ingrédients éphémères, intemporels, distants.

Couper les fruits et les fourrer dans des tubes larges de PVC, branchés aux murs, déchiquetant toutes les fibres, les liens qui permettaient aux fruits d'être complets, complexes.

Vendre le jus, déguster et boire le jus de l'art.
Le jus de l'art me nourrit comme un jus peut nourrir : sporadiquement, sensation peu intense, puis confusion complexe entre être nourri et être vide.
Malgré tout, des saveurs fruitées embaument mon palais, laissant la trace d'un goût, longuement, plus long encore que le trajet du jus de l'art de la lèvre à l'anus.

L'expérience de la Galerie

Une grande nouvelle m'attendait à l'autre bout du téléphone. C'était mon professeur de peinture qui me parlait. Jean parlait d'un Salon du Dessin Contemporain à Marseille.

Ce fut un bel été, les rêves me venaient facilement. Le rêve de la galerie était là et il restait longtemps. J'ai commencé à le faire rentrer en moi et je ne le lâchais plus, comme s'il était déjà là.

Le lieu d'accrochage était un bureau tout blanc, deux murs et demi, sur lesquels d'autres étudiants et moi-même avions la possibilité et l'encouragement concret d'installer nos choses aux murs, plafond ou sol. Les autres se plisaient dans un accrochage collectif tandis que moi, je voyais mes cadres regroupés.

Les étudiants et moi regardions notre accrochage, nous restions dans le bureau ou à la sortie, à fumer des cigarettes.

J'allais et venais dans le lieu grand du Salon. Je traversais le labyrinthe d'un bout à l'autre, et je revenais, cela à répétition.

Je revenais dans le bureau par pointillés.

Je disparaissais. J'ai découvert une terrasse extérieur à l'étage en traversant le lieu des ateliers. Une nature foisonnante, toute en longueur, le long de la voie ferrée.

Lendemain éprouvant émotionnellement.

J'avais compris quelque chose je pense. Comme une prémonition de l'avenir du Salon à mon égard.

Nous étions allés à la mer, un soir pendant mon séjour à Marseille, avec Jean et sa fille Adrienne. Elle avait apporté des lunettes pour voir sous l'eau. Chacun, à son tour, regardait la vie sous l'eau. Le temps était agréable car c'était déjà le soir. Une fois dans l'eau, je regardais autour de moi, les rochers parsemés, les bateaux, la lumière sur l'eau de la mer.

C'était à mon tour de porter les lunettes. Il faisait un peu sombre sous l'eau mais j'ai réussi à découvrir une pieuvre qui s'avançait sur le sable. C'était très beau et un peu impressionnant. J'ai pensé à mon frère qui aime tant les aventures.

Ensuite, je voulais partager cette découverte avec Adrienne. J'ai levé la tête hors de l'eau, enlevai les lunettes et me suis avancée vers la jeune femme.

« Y'a une pieuvre dans le sable là-bas »

Adrienne s'est jetée sur les lunettes et commençait à chercher. J'ai profité de ce moment de partage innocent et chouette, seule dans l'eau qui s'assombrissait vite.

Adrienne trouva la pieuvre, restait là un instant, utilisait sa force corporelle pour plonger sous l'eau afin d'observer de plus près l'animal. Puis elle dit à son père qu'il y avait une pieuvre sous l'eau.

« Un poulpe ? » Il mit les lunettes et alla dans l'eau.

04

Lentement, Doucement

Hiver

Dans mon lit, je suis en train de pleurer. La lampe posée sur quelques livres d'histoire de l'art créé une lumière peu froide. Sur ma table de nuit reposent deux livres, deux bougies, un café froid et un cendrier, ainsi que les lunettes de mon amant. Il m'a dit, la nuit dernière, qu'il en avait marre de mes histoires. Je m'étais attristée presque instantanément sur le moment, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je pleure ce soir.

Le lit s'affaisse doucement, créant un creux au milieu du matelas. La couette orange et le coussin rouge à pois blancs sont trempés de larmes. Je mets mon visage dans le coussin. Je n'arrête pas de pleurer.

Les draps sont complètement mouillés après deux heures de lamentations. Je ne trouve pas la force de me lever du lit pour boire ou manger. Plus rien ne me fait rire. Quelques gloussements, deux fois par semaine, me suffisent.

Je suis une jeune femme qui fait de la peinture. J'ai fait

quelques études d'art mais ça ne m'a pas apporté grand chose socialement parlant. Je me sentais aussi seule à l'école d'art qu'à la maison.

Durant la semaine, je n'arrivais presque jamais à me lever le matin. Je dormais profondément.

Les draps sont devenus gris de larmes. La trame du tissu commence à s'élargir à cause de mes mouvements brusques. Depuis la porte de la chambre, on pourrait croire à une possession.

Je me mets tout à coup sur le dos, les yeux grands ouverts fixés sur le plafond. Je reste là, immobile. La lampe chauffe mes pensées. Je referme les yeux et prends une grande inspiration. Une pensée me traverse et je me remets à pleurer. Lentement, je me tourne sur la gauche, en face de la lampe. Je me recroqueville, tout au fond de la couette.

Une fin d'après-midi, je rentre chez moi le sourire au coin des lèvres. L'homme avait satisfait quelques recoins de mon corps. Mon ventre, lourd d'émotions, repose sur le matelas, sec depuis dix heures.

La journée est terminée, je peux me relâcher.
Le vent m'a caressé doucement la peau. Je sens cette légèreté autour de moi cette nuit-là.

Le début de l'automne est arrivé. Les gens de la ville sont de sortie.

Le soleil a brillé.

Maintenant allongée sur mon lit, je me sens un peu plus réchauffée. La ville, depuis ma fenêtre, respire lentement. Je regarde, par la fenêtre de ma chambre, le train qui passe. Je me rend compte instantanément que je ne vois rien. Les grands arbres sombres cachent ma vue. Seules mes oreilles peuvent entendre. Dans ma tête, toutes les petites pensées coagulent en plusieurs images et ces images se transforment en « ambiances ». Ce que je vois dans mes rêves se « matérialise » dans ma conscience. Cet infime moment dure en général de deux à cinq secondes mais cela est suffisant pour les percevoir afin de m'en souvenir. Je les revois parfois à certains moments de ma journée. La perception va du plus petit au plus grand.

Chez moi, la plus grande fenêtre, du salon donc, s'ouvre sur un arbre. Quand je me tiens à la rambarde, mes yeux rencontrent la cime des arbres.

Le terme « la cime des arbres » a été rencontré dans un poème écrit par François Cheng. L'image mentale de cette phrase, qui est associée à une poésie interpersonnelle, est une satisfaction pour moi. Cette image est presque impossible à peindre. J'en avais fait la tentative, sans vraiment en avoir conscience, à l'école d'art. Des peintures graphiques, qui primaient sur la forme et la couleur.

Ce soir, je n'ai pas pleuré.

J'ai peint.

Un petit format - treize sur dix-huit centimètres.

Une fois le tableau achevé, j'ai pour habitude de le prendre en photo. Puis, je me glisse à nouveau dans mon lit pour retrouver un endroit de sécurité.

Avant de m'allonger, je pose le petit tableau encore frais sur ma table de nuit encombrée. Trois livres y prennent déjà beaucoup de place.

D'abord, je ne me permets pas de regarder le tableau. Je veux l'oublier un instant, visuellement, pour mieux y revenir plus tard. Mon regard évitant me donne un air heureux.

J'aperçois ensuite, brièvement, dans le coin de mon oeil, le tableau. Il est toujours trop présent. Je me tourne complètement, de façon à tenter de l'oublier en totalité.

Je fais souvent du thé le soir. J'ai choisi de faire un mélange verveine, lavande, cannelle, gingembre et miel. Une heure a passé entre le moment où j'ai fini le tableau et le moment de la fabrication du thé. Le tableau tient debout, contre un verre bleu et un phosphore argenté, sur la petite table de nuit en bois. Quand je me suis allongée, le visage à gauche, je me suis endormie en face du tableau.

C'est un tableau qui appartient à une petite série.

Je n'aime pas expliquer mes tableaux. J'estime que les mots ne peuvent pas être égaux avec l'image.

Sinon, je ne serais pas devenue peintre. Je serais devenue écrivaine.

Le matin, en me réveillant, je n'ai toujours pas oublié le tableau. Pour pouvoir lui donner un titre, il me faut du recul temporel. Allongée dans le jour matinal, je me lève et vais à la cuisine. Je coupe quelques fruits en morceaux et je me prépare une tasse de café. Une grande tasse, que je finis rarement car, souvent, je l'abandonne jusqu'à refroidissement.

Pendant la journée, j'ai finalement décidé de déplacer totalement le tableau. Je le remets avec les autres, sur mon bureau. Je me dis que le tableau me gênait la nuit. Quand mes yeux sont bien fermés, ceux du tableau ne le sont pas. C'est peut-être pour ça que je n'arrive pas à l'oublier. Le tableau est tout petit mais son âme grandit, grandit dans ma tête et dans tout mon corps.

La journée est claire et reposante. Je ne fais rien. Je bois mon café sur le petit canapé et fume une cigarette. Le vent me souffle dans les cheveux. Le mistral s'est levé la nuit dernière. Je regarde de temps à autre par la fenêtre ouverte. Les feuilles vertes tournent au jaune, ruissent dans le vent fort du midi. Je suis resté figée là, toute la matinée; me mordillant sporadiquement les ongles, réfléchissant. Je suis contente car je n'ai pas pensé au tableau.

La nuit tombée, je me trouve de nouveau dans mon lit. Plongée sous la couette, je retire mes vêtements. Je reste là, un moment, nue sous la couette chaude. Je sens encore la présence du tableau. Ce curieux petit tableau ne veut plus me lâcher.

Je réfléchis deux fois, même peut-être trois, avant de me

dire qu'il faut que je dorme. Je ferme lentement les paupières, puis, de ma main droite, me touche les joues, les lèvres, les cils. La sensation de ces parties du visage sur le bout de mes doigts me plaît beaucoup.

Quelques secondes plus tard, un souvenir m'apparaît dans le cortex frontal. En images un peu floues bordées de vide cosmique, je vois le visage, en grand devant moi, de ma petite soeur.

La lampe à côté du lit rayonne de son jaune poussin habituel et laisse une trace apaisante et chaude en apparence. À l'ouverture de mes yeux, je m'en aperçois immédiatement. Cela a grandement apaisé les images d'Alice que j'avais, depuis trois minutes, dans la tête.

J'aime discuter avec la petite voix dans ma tête.

« D'où vient cette impression d'amoindrissement ? », me demande la voix.

« Elle te bouffe de l'intérieur ! », crie-t-elle.

« C'est de l'ordre d'une injustice. Quelque chose qui ne put se prévoir. Un évènement sordide. Une grande fête terrorisée par des hommes violents. », réponds-je, la tête sous la couette.

« Mais tu n'y es pour rien ! », crie la voix.

« Je sais... », dis-je, doucement.

« Il faut reprendre ta place ! Tous les jours, je suis fatiguée de te voir souffrir. Il faut que l'on fasse quelque chose ! Une revanche ! », crie la voix d'un ton révolutionnaire.

Je me retourne brusquement pour faire face au mur.

« Non. Pas tout de suite. Je suis fatiguée moi aussi. », dis-je, quelques temps plus tard.

La voix disparaît.

Je reste dans mon lit, nue, au chaud. Il est vingt trois heures. Je m'endors lentement, la dernière conversation que j'ai eu avec la voix, toujours dans la tête.

Le tableau dort aussi. Sur le bureau, en sandwich entre ses deux confrères. Il ne respire pas, pourtant je confirme qu'il est vivant. Comme un ami de longue date venant faire une visite pendant le printemps. Sauf que je ne l'ai jamais rencontré, cet ami. C'est peut-être quelque chose que je me dis pour me rassurer... ou alors quelque chose de plus mystique encore.

Une semaine a passée. L'automne arrive tranquillement. J'ai décidé un soir de contacter un ami. C'est un ami avec qui j'avais fait du sexe. Maintenant il ne s'agit plus de cela: on se voit pour discuter et rigoler ensemble. Nicolas a un beau visage. Il a une démarche un peu atypique mais il a beaucoup de connaissances sur des sujets variés. J'aime bien quand il utilise des mots compliqués car je peux demander la définition des mots.

J'ai accepté de voir Nicolas cette fois car je veux arrêter de penser. Quand Nicolas m'a dit qu'il ressent de l'ambiguïté à mon égard, je suis retournée chez moi car je veux oublier les jeux sexuels de mon passé.

Je désire un monde bon enfant, poétique et honnête.

Je comprends que le monde peut se voir selon différentes perspectives. Celle qui me colle à la peau est la perspective de la peinture: les formes interagissent entre elles et les couleurs aux alentours. C'est un mariage, que je ne vais pas quitter. Pourtant, même si je souhaite que le monde en général soit plus honnête, je ne peux m'empêcher de tester les limites.

J'aime, parallèlement, une autre perspective. Quelque chose qui porte la poésie, l'absurde, le grotesque même. Une chose subtile, essentielle peut-être. Ou alors, une chose superflue, inventée.

Plusieurs semaines passent et j'oublie enfin mon petit tableau. J'ai même fini la série de quatre petits tableaux. Je n'ai pas encore trouvé leur nom.

Au bas de ma fenêtre, la ville grouille légèrement. L'automne est là et recouvre la ville d'une lumière froide et bleue. J'apprécie ce doux temps. Il ne pleut pas encore donc j'en profite pour noter mes idées à la terrasse confortable d'un café.

Le flux des marchants me berce. Parfois un bel homme passe, je regarde ses vêtements et sa démarche. Les hommes de la ville m'intriguent. Ce que j'observe le plus chez un homme ce sont ses réactions aux choses. Le mouvement des hommes m'intrigue.

Parfois je me sens aussi homme quelque part. Quand je me permets de m'asseoir les jambes écartées par exemple.

Été

Je me réveille soudainement. Le temps a passé. Aucune lumière chaude n'apparaît à mon réveil; seulement le noir. Des petits rayons de lumière sous les volets de la porte fenêtre de la chambre sont là mais je ne les ai pas remarqués. Je n'ai pas rêvé. Je descends à la cuisine et commence à m'hydrater. Une gorgée d'eau puis une autre plus grande. L'eau, au réveil, est comme une rivière qui coule en moi, me dis-je.

Je n'ai pas rêvé, cette nuit, contrairement aux deux nuits précédentes: mon cerveau a produit de ravissantes et intrigantes images de femmes dénudées, habillées, au seins larges et vulves poilues.

Je regarde par la fenêtre. Le souvenir de ce rêve danse en moi, et, à la vue des arbres se balançant dans le mistral, je me dis que le rêve lesbien me procure un plaisir cérébral. Je me demande alors, lors de cette belle et fraîche matinée d'été, ce qui me procure autant de plaisir que le sexe auquel je réponds que c'est peut-être la peinture ou alors le fait d'exister en tant qu'humain sur la planète Terre. Je me demande alors, rapidement et furtivement, si d'autres

femmes se sentent et s'expriment par la peinture comme moi.

La fenêtre du grand salon ultra moderne de la maison de mon ami Martin est rectangulaire. Une espèce de fresque de fenêtres qui se suivent. Une espèce de peinture architecturale non consciente de son potentiel. La maison étant décorée de couleurs aussi froides les unes que les autres, la lumière qui émane du salon est glaciale. Les fenêtres donnant sur les arbres venteux et ensoleillés est la seule source de lumière chaude de la maison.

Je suis allée m'asseoir dehors, sur le sofa extérieur, dans un coin au soleil. Je bois un café, que je ne finis pas, puis j'allume une cigarette et mon téléphone portable. Je rêve trente minutes, à la vue des photos d'autres artistes ayant une meilleure situation professionnelle que la mienne. Je me dis finalement que les meilleurs des meilleurs sont les vieux artistes. Je vais m'inspirer d'eux et je vais continuer ma vie de jeune femme. Le sexe étant, à ce moment de ma vie, une source de succès bien meilleure que la peinture.

Un homme m'apparaît. Son visage me sourit. Je le lui rends.

Du haut de la terrasse, je rentre à l'intérieur de la maison. L'homme entre à grands pas et me pose une question :

« Tu as bien dormi ? »

Je trouve ça déplacé puisque cet homme n'est pas même mon amant.

Je lui réponds « Oui et toi ? »

Il dit « Oui »

L'homme sort de la maison et je continue de batailler avec les différentes indications que me donne le robot qui fait du café. Je ne réussis pas.

Me rappelant de mes quatre petits tableaux, je peux enfin leur donner un nom : « Désir spacieux de la poésie d'observation ». Une phrase qui comporte en elle tous les éléments essentiels de la série de petits tableaux. « Je veux de la poésie visuelle dans mes désirs quotidiens les plus larges ! » semblent-ils crier.

Depuis, j'ai peint d'autres choses. Des choses de plus en plus abstraites, ayant toujours pour sujet les arbres. L'in-temporalité, le caractère existentiel qui résident dans ceux-ci est grandiose, me dis-je.

Bibliographie

Émile Zola, *Une page d'amour*, Nelson Éditeurs, 1931

Phillipe Descola, *Par-delà nature et culture*, Éditions Gallimard, 2005

Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, Garnier Frères, 1839

Rob Cohen, *The Fast and Furious* « Film », Original Film, Ardustry Entertainment, avec la participation de Universal Pictures, 2001

Henri Miller, *Tropique du Capricorne*, Éditions du Chêne, 1952

Eva Figes, *Lumière*, Bibliothèque étrangère Rivages, 1983

Marcel Aymé, *Traversée de Paris*, Éditions Gallimard, 1947

Valérie Mréjen, *La jeune artiste*, P.O.L éditeur, 2023

Jean-Pierre Andrevon, *Fins d'après-midi*, éditions de la voûte, 1997

Chaim Potok, *My name is Asher Lev*, Penguin Modern Classics, 1972

Paul Auster, *Moon Palace*, Babel actes sud, 2024

Marcel Paquet, *René Magritte (La pensée visible)*, Taschen, 1993

Martin Scorsese, *Shutter Island* « Film », Phoenix Pictures, Sikelia Productions, Appian Way, Hollywood Gang Productions et Paramount Pictures, 2010

Gauguin, *100 oeuvres choisies et présentées par Nicolas Wadley*, Comp- toir du Livre, 1985

John Berger, *Steps Towards a Small Theory of the Visible*, Penguin Books, 2020

François Ozon, *Swimming Pool* « Film », Canal+, France 2, Studiocanal, 2003

Bennett Miller, *Truman Capote* « Film », Sony Pictures Classics, A-Line Pictures, Cooper's Town Productions et Infinity Media, 2006

Henri Miller, *Tropique du Cancer*, Folio, 2022

Martin Scorsese, *The Wolf of Wall Street* « Film », Appian Way, EMJAG Productions, Sikelia Productions et Red Granite Pictures, 2013

Ma peinture est-elle un reflet réel de moi?

L'arbre est-il un reflet de moi?

Le sujet de l'arbre est une prise de position. Je veux peindre un souvenir de l'ancien monde, ce monde qui disparaît dans les villes. J'ai peur d'oublier l'arbre. J'ai peur de devoir le remplacer. Je veux m'en souvenir.